



LIBRAIRIE DE L'EXPRESS

LA BONNE CHANCE

PAR ROSA MONTERO,
TRAD. DE L'ESPAGNOL
PAR MYRIAM CHIROUSSE.
MÉTALLIÉ, 288 P., 20 €.

SI D'UCUNS DÉPLORENT le succès des livres baptisés *feel good books*, au motif que la littérature en pâtirait, le nouveau roman de l'Espagnole Rosa Montero démontre le contraire, de façon assez magistrale. Excellamment traduite, cette histoire réjouissante cultive une sorte de mystère addictif dont on ne révélera surtout pas la fin. Voici donc Pablo Hernando Berrocal, 54 ans, portant beau, qui décide soudainement de larguer les amarres et de sauter littéralement du train pour s'installer dans un bled paumé de Castille, Pozonégro, « une petite localité au passé minier et au présent calamiteux ». Pablo y achète, cash, un appartement déprimant à la « laideur paisible », où il s'installe en mode ermite, au grand dam de son entourage auquel il ne donne plus signe de vie.

Qui est cet homme « distingué » aux mains de pianiste ? Un architecte de renom, voulant disparaître des radars, « échapper à sa propre vie ». Pourquoi ? On l'apprendra au fil du récit, en partie rapporté par sa voisine, la jeune Raluca, caissière au supermarché du coin, une fille « généreuse et étrange », à l'enfance cabossée, qui tombe illico sous le charme du quinquagénaire. Mais elle n'en laisse rien paraître, et s'emploie patiemment à sortir Pablo de sa dépression. « Si tu ne fais rien pour ta vie, la vie ne fera rien pour toi. » Lequel se voit pourtant rattrapé par son passé, en plus de susciter la jalousie d'individus mal intentionnés. Roman captivant aux allures de polar, *La Bonne Chance* parle de solitude, d'amour et de rédemption sans fausse note. Une vraie martingale.

DELPHINE PERAS

